L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 1er FEVRIER 1892. 65ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 1er FEVRIER 1892.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne ici, à la caisse, aux bureaux.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Baumgarden & Friedrichs, au bureau No 55 rue Commune—Meubles de bureau et installations.

LA QUESTION MAROCAINE.

La France et l'Espagne.

Le soulèvement des tribus kabyles voisines de Tanger, provoqué par la mauvaise administration d'un pacha, ne paraît pas présenter une gravité exceptionnelle—écrit M. MAURICE ORIANNE, dans la *République française*. Les Berbères, séparés de leurs conquérants arabes par un schisme religieux et par leur goût natural de l'indépendance, sont en perpétuelle insurrection contre le gouvernement. Il se passe bien peu d'années où le sultan n'entreprenne une grande expédition militaire contre un groupe de tribus révoltées, dont la soumission, lorsque les insurgés ne sont pas les plus forts, est une aubaine pour le Trésor marocain. Il est bien vrai que l'anarchie fait des progrès continus au Maroc, et que l'ancien empire chérifien, encerclé dans une théocratie intelligente et dans un fanatisme obstiné, est atteint d'une décadence qui paraît irrémédiable. Le jour où le nom de l'empire marocain sera effacé de la carte est cependant encore lointain. La plupart des puissances européennes ont intérêt à prolonger l'existence du gouvernement marocain; il n'est d'ailleurs douteux pour personne que la conquête de ce pays ne serait une très grosse entreprise. Neuf millions d'habitants vivent dans ces hautes montagnes et dans ses plaines si riches grâce à un climat plus humide que celui de l'Algérie et de la Tunisie. Ces Marocains, Arabes et Kabyles, ne sont pas encore assez divisés par les discordes religieuses et par les rivalités locales pour que leur ardeur belliqueuse ne se tourne contre l'infidèle qui entreprendrait d'envahir leur territoire.

Les événements de Tanger ont pourtant eu en Europe une répercussion extraordinaire : la presse de différents pays a engagé à cette occasion de vives polémiques. Un important journal anglais a marqué et délimité une carte, à la part de l'Angleterre lors du partage du Maroc; les Espagnols ont invoqué leurs droits séculaires; la France a envoyé deux de ses cuirassés dans les eaux de Tanger, et des navires de plusieurs nations sont actuellement réunis.

Il est évident que toute cette émotion n'est pas causée par la seule crainte du péril courû par les Européens de Tanger. Qu'on le veuille ou non, la question marocaine, à peine entrevue hier, s'impose aujourd'hui à l'attention publique. Les héritiers présomptifs du malade exhibent leurs titres; chacun prend position; il est temps pour la France, voisine immédiate du Maroc, et par suite la grande intéressée au sort de ce pays, d'en profiter pour fixer sa voie, de sérier les chances de ses divers rivaux, de préparer au besoin les événements, de susciter avec eux dont les prétentions peuvent s'accommoder avec les siennes, en un mot, d'avoir ce qui lui a complètement fait défaut jusqu'ici, une politique marocaine.

La direction que prendra cette politique ne dépendra évidemment pas de nous seuls. C'est pourquoi nous regrettons de n'avoir pas entendu récemment en Espagne, avec toute l'unanimité désirable, le sentiment de la solidarité des intérêts espagnols et français dans la question marocaine.

L'Espagne est, certainement, de tous les aspirants à la succession du sultan du Maroc, celui dont les prétentions sont plus naturelles et peut-être les plus fondées, si les souvenirs historiques qu'invoquent à des droits. C'est aussi, de toutes les puissances, celle qui peut se le plus sympathique et dont le voisinage porterait le moins d'ombrage à nos possessions africaines. Il n'est de la France à ne pas se réjouir de l'Espagne dans la question marocaine est donc évident. Mais l'Espagne à accepter le concert ne peut pas moins certain. La France, maîtresse d'un immense empire d'Afrique et satisfaite de son lot, pourrait qu'il arrive, se contenter d'agrer solidement son frontière du côté de l'Atlas marocain. Qu'on suppose au contraire une puissance coloniale jeune active comme l'Allemagne et l'Italie, ...nant à prendre pied sur le littoral si ...ché de l'Afrique du Nord et l'Espagne ...rait bien vite quel dangereux voisin ...e s'est donné.

Et qu'on ne croie pas que nous évo...nons un péril imaginaire.

L'Angleterre, elle-même, gorgée de ...ons, se défiance de l'Espagne qui...ne le rivage stérile du Sahara occiden...

On assure qu'elle est en train de ...ndre officiellement possession du cap ...by, situé au sud du Maroc et en face ...Canaries, bien qu'elle ait magnifiquement reconnu implicitement la souveraineté ...sultan sur ce territoire, en exigeant ...lui une indemnité pour le pillage ...e factorerie par les tribus indigènes.

...déjà ce voisinage inquiétant des Espagnols, qui s'empressent de fortifier les ...incipaux ports des Canaries. Que ...ait ce si les menaces du *Standard* ...complissement, et si un coup de ...n restituant à l'Angleterre le port ...Tanger où déjà, au dix septième ...cle, les soldats anglais ont paradé ...ndant une vingtaine d'années? Du ...traité de fanfaronnade l'article ...*Standard*, et *cela un peu légère*...nt, si l'on songe à l'immense intérêt ...qu'a l'Angleterre à empêcher que ...eux rives du détroit de Gibraltar ...tombent entre *les mains d'une seule* ...essance autre qu'elle-même. On sait ...la diplomatie britannique, si peu ...peete de sympathie pour nous, a ...tement appuyé les prétentions fran...ses sur la Tunisie, uniquement pour ...pêcher l'Italie de tenir un jour entre ...feux de la Sicile et du cap Bon le ...e détroit intérieur méditerranéen. ...ne ferait-elle pas pour assurer à ses ...res le libre passage de détroit gou...de Gibraltar?

...lien n'a encore été fait par les deux ...sances les plus intéressées au ...tion du *statu quo* au Maroc pour ...ourager les prétentions ou les con...tes toujours plus surprenantes des ...ces puissances. Est-ce donc que l'Espagne n'a pas en jusqu'ici les coudées ...ne bien nette de tous ces périls, ...bien se serait-elle laissé guider par ...sentiment de méfiance fort légitime ...assurément, puisque la France ...pote les plus lourds sacrifices et ...plus grands connus pour respecter la frontière artificielle et incommode ...te traité de 1842 avec le Maroc a ...dé à l'Algérie,—abstraction faite ...entendu du Touat, reste en dehors ...toute délimitation, et incontestable...t placé en dehors des Etats du sul...Mouley-el Hassan? Cette dernière ...rative pourrait être exacte s'il est ...qu'un ministre espagnol—M. Moret, ...on—ait lié ces pays vis-à-vis de ...Allemagne et de l'Angleterre, en protestant, de ne rien entreprendre au ...oc que de concert avec ces puissances.

...s empêtements de l'Angleterre au ...Juby, les prétentions qu'elle affiche ...Tanger contribueront sans doute à ...ifier les sentiments des Espagnols à ...ard de cette puissance et surtout à ...convaincre que la question marocaine, loin d'être en cause de méfiance ...l'éloignement, est l'un des plus forts ...ments en faveur du rapprochement ...l'Espagne et de la France.

...pianiste, qui taquine l'ivoire dix ...es par jour, parle de sa force, à quel...pianistes.

...effet, dit un mélomane, vous ...être un pianiste de première ...

...Mon Dieu! oui. Je suis tellement ...que je me donne des leçons!

FEUILLETON.

AMOUR —DE— JEUNE FILLE.

—PAR—

Mme PAULINE CARO.

TROISIÈME PARTIE.

(Suite.)

Jamais la présence de Bertrand ne lui avait causé autant d'émotion que le faisait son souvenir; à l'idée de le revoir, tout son être moral défaillait; s'il s'était présenté subitement à ses yeux, elle avait peur de ne pouvoir se retenir de tomber à ses pieds. Elle ignorait, dans son inexpérience, qu'il y a pour les êtres purs un profond abîme entre les entraînements de l'imagination et le consentement de la volonté, et que celle-ci ressaisit, aux prises avec le péril, l'empire facilement livré parfois aux égarements du rêve.

Peu à peu, cependant, jour par jour, le sentiment de l'irréparable s'enfonçait en son âme. La tendre compassion de ses amis en était un des signes: elle sentait que M. et Mme Werner avaient approvvé son renoncement, parce que tout autre dénoûment leur paraissait impossible. Mais combien lui était incompréhensible et barbare, la facile résignation de M. d'Esparvis! Quoi! pas une tentative pour la revoir, pas un mot de regret, pas un souvenir . . . .

Ce qu'elle ignorait, c'est que le jour où ils s'étaient séparés, il avait reçu un ordre de départ qui ne souffrait pas de délai. On s'était défié de son courage; et le jeune capitaine avait dû le soir même rejoindre un détachement qui tenait garnison dans une petite place voisine de la frontière, et exécuter une série de manœuvres et de marches qui l'avaient forcément distrait, en même temps qu'elles l'arrachaient à la tentation de revoir Lise.

Dès qu'il fut assez calme pour le faire, il lui écrivit, protestant de son invincible tendresse et la suppliant de ne pas fermer irrévocablement l'avenir, de ne pas tuer l'espérance. Lise laissa cette lettre en pleurant; pourtant, elle eut le courage de ne pas répondre.

Le temps, l'avait, que pouvaient-ils? Le poids de honte ne pèserait-il pas toujours sur elle désormais?

Trois mois s'écoulèrent; M. d'Esparvis écrivit plusieurs fois encore des lettres, qui toujours restaient sans réponse.

Un jour, Mme Werner dit à Lise :

—J'ai vu tantôt le capitaine d'Esparvis.

Lise changea de couleur.

—Il est ici?.....

—Non! il n'a fait que traverser, et est reparti.... Il voulait te voir. J'y ai mis bon ordre.....

—Oh! madame! s'écria la pauvre enfant avec un gémissement.

Voyons, mon cœur, sois raisonnable..... Qu'aurait-il pu résulter de bon d'une entrevue, je te demande?.... Je lui ai dit : Etes vous libre? Avez vous le consentement de votre père, celui de votre mère, ou bien des moyens d'existence assurés?..... Non, n'est ce pas? Alors laisse-la tranquille..... Laisse-la souffrir en paix, je n'avais pas la conscience très nette, à l'occasion de la soirée de la veille, où nous avions fini par danser, et où j'avais fait un petit bambin international, suivi d'un léger conflit entre deux de mes danseurs. Je me disposais donc à retourner au couvent sans tambour ni trompette, aussitôt après le déjeuner et j'eus un peu d'émotion quand mon père m'appela en vue de cette chose :

—J'ai à te parler! Mme Ellen voudra bien attendre que tu m'aies expliqué ta conduite.

Je le suivis, fort penaude. Il s'assit, prit un air de juge et me fit signe de m'asseoir en face de lui.

—Voulez vous m'expliquer, mademoiselle, ce que c'est que toute cette histoire ..... Voilà de jolies manières pour une personne bien élevée.

Je balbutiai :

—Je vous assure, papa, que c'est tout à fait mal heureusement..... Réellement, je me suis embrouillée.....

—Embrouillée?.....

—Oui, papa; j'ai confondu les numéros, la cinquième avec la sixième..... C'est très difficile, quand tout le monde parle à la fois, de ne pas faire d'erreurs. J'ai confondu..... Alors, M. de Montagzan...

—Tu, tu, tu, ta!..... Qu'est-ce que tu me chantes là?..... Il s'agit bien de M. de Montazan!..... C'est de Fougrix que je te parle..... Est-il vrai, oui ou non, que tu te sois jetée à son cou..... comme une évaporée, une folle?..... Hein?..... Vas-tu me faire l'amitié de me répondre?.....

Mes joues étaient cuisantes à force d'être rouges, et tu juges comme je maudissais ce monstre de perfidie qui m'avait trahie et me valait cette algarade.

—C'était l'orage, et..... il tonnait, et..... j'ai, j'ai eu peur..... très peur, je vous assure, papa.....

—Peur, toi!..... Allons donc!..... A d'autres..... Tu as joué la comédie, et une comédie fort déplacée..... fort inconvenante. Je voudrais bien savoir si c'est au couvent qu'on vous apprend ces façons là..... Je ne manquerai pas d'en faire mes compliments à Mme la supérieure.....

—Oh! non, papa, je vous en prie..... Je serais perdue de réputation et mise à l'index de la communauté..... On est si prude, au contraire, là-bas.

—Alors, vous avez trouvé cela toute seule, vous?..... Joli naturel..... Je vous félicite..... Je dois supposer que vous aimez M. de Fougrix, pour vous jeter ainsi à sa tête.....

—Moi!..... Oh!..... par exemple!

—Comment, par exemple? Il en est bien convaincu. Et comme c'est un galant homme, il vous fait l'honneur de vous demander en mariage.....

J'étais abasourdie :

—Quoi! c'était moi cette personne "qu'il adore?"

J'avais prononcé ces dernières mots exactement comme M. de Fougrix; mon *père ne put s'empêcher de sourire.*

—Ainsi, *vous avez entendu?*..... Cela complète vos talents, d'écouter aux portes.....

—Oh! pour cela, non, je vous jure, papa..... C'est le hasard qui m'a fait entendre, et j'étais bien loin de croire.. D'autant plus que vous ne l'encourageiez guère, mon chère papa.

J'avais repris ton sang-froid; c'est étonnant ce que cela donne d'assurance la certitude d'être aimée!

—Certes, je ne l'ai pas encouragé! Et, sans cette aventure grotesque où il a vu quelque preuve de vos sentiments pour lui, je ne vous aurais pas parlé de ce projet de mariage..... Mais, après une telle inconséquence.....et Dieu sait si c'est la seule!

—Absolument, mon cher papa.....

—Enfin, je vous disposée à épouser M. de Fougrix?

—Je..... je ne sais trop..... cela demande réflexion.....

—A quoi diable réfléchissez-vous quand vous vous jamies dans ses bras? Ecoutez-moi bien, ma fille, reprit mon père d'un ton grave, je n'entends rien à vos simagrées et à vos manèges; si vous n'aimes pas M de Fougrix, s'il ne vous plaît pas de l'épouser, je n'ai nul désir de vous contraindre.....Je dois avouer que la différence d'âge entre vous me semble très grande,—trop grande! Vingt-trois ans, si je ne me trompe, c'est beaucoup. Il sera vieux quand vous serez encore jeune, ce qui est un grand inconvénient pour tous les deux. Il est donc nécessaire que vous vous consultiez et ne donniez pas votre consentement à la légère..... De Fougrix est un très galant homme, il a une grande fortune..... Je crois qu'il peut rendre une femme heureuse, à la condition qu'elle soit sage et douce.... Comme tous les hommes dont la jeunesse a été dissipée, il a une médiocre opinion de votre sexe, et n'a pas tout à fait tort..... Si donc votre damnée coquetterie lui donnait quelque ombrage, je vous prévisons qu'il serait jaloux et vous rendrait la vie dure, très probablement. Ne faites donc rien à la légère; prenez votre temps!

Cela m'allait parfaitement, ces atermoiements, que je me flattais de prolonger à mon gré.....

—Je réfléchirai, répondis-je très délibérément, et vous rendrai réponse quand je serai décidée.

—Et combien vous faudra-t-il de temps pour vous décider?..... Un mois?.....Six semaines?.....

—Au moins trois ou quatre mois, je ne puis pas prononcer.....

—Très loin.... n'importe où.

—Autour du monde, alors? reprit mon père.

—Ou du demi-monde, hasardai-je à demi-voix.

Mon père me foudroya du regard, mais j'avais bien vu qu'il mordait sa moustache pour ne pas rire. M. de Fougrix se tourna vers moi.

—Un voyage de mortification, mademoiselle,..... pour expier une folie impardonnable à mon âge.....

Moi, je me mis à rire.

—Si c'est cela qu'il vous fait, des mortifications, cela se trouve partout..... Si vous voulez, je m'en charge.....

—Oh!oui-qui ne viendraient de vous me sembler trop sensibles, mademoiselle..... Je ne pourrais pas les supporter.

A ce moment, on annonça diverses personnes, entre autres, M. Perrolly, le président, l'ami de papa, qui s'avança pour me complimenter et m'offrir..... un nécessaire de poche..... C'était fatal! je ne pouvai pas y échapper..... Le lendemain, il fallait réintégrer le couvent; on n'était pas gai. Je me levai le plus tard que je pus et je passai longuement dans la salle à manger. Mon père n'y était pas. George déjeune seul de bonne heure, à cause de ses cours de droit. Il n'y avait que miss Ellen qui tambourinait sur les vitres, en attendant sa côtelette et son thé; miss Ellen n'aime pas à attendre, moi non plus, et je me mis à tambouriner à côté d'elle. Mon père ne venait pas. J'appelai David, son domestique, et lui demandai si le général n'était pas, par hasard, sorti. Il m'assura qu'il était encore dans son cabinet de travail; impatientée, je prends sur moi d'aller le chercher. Je traverse le grand salon en courant et j'allais entrer chez mon père, quand j'entends sa voix tout près et en même temps le bouton tourne: de peur d'être surprise le nez contre la porte, je me jette d'un bond derrière un paravent, où je me tapis et me fais toute petite. Mon père passe sans me voir, avec une personne qu'il reconduisait, et j'entends qu'il dit: "Je ne demande pas mieux que de prendre vos intérêts dans cette affaire, mon cher ami. Vous avez ma grande estime pour vous et toute mon amitié; mais, je vous le répète, prenez garde; défiez vous d'un entraînement irréfléchi..... Que diable! l'amour n'a qu'un temps..... A votre âge, je vous le dis sans détour, vous aurez plus de chances de bonheur, en vous mariant avec une personne sensée, d'âge proportionné..... une veuve?.. Non?..... Vous ne voulez pas de veuve..... Soit! je n'insiste pas, les goûts sont libres..... Mais, j'ai peur que vous ne compromettiez le repos de votre vie dans une aventure..... J'ose le dire..... très peu hasardeuse."

Derrière mon paravent, je pousse un ruginement..... Je ne reconnais pas de reconnaître M. de Fougrix.. Oh! monsieur, pensais-je, toujours des aventures, alors?..... Et cela ne vous empêche pas de cribler de regards incendiaires..... Je ne sais pas facile à incendier. M. de Fougrix serra la main de mon père, en le remerciant.

—Je compte sur vous..... Je suis bien fou, peut être..... Mais que voulez-vous? ..... J'adore.

Tu ne peux pas imaginer le ton dont il dit ce mot: "Je l'adore!" C'était irrésistible! Et je m'expliquai, à ce moment, ses succès près des femmes.....

Je cachetai quelques instants dans l'antichambre, à voix basse, à cause des domestiques; puis, mon père passa dans la salle à manger; je me battai d'en faire autant. Il semblait d'assez mauvaise humeur et répondit brusquement au bonjour que je lui adressai. Il me regardait en dessous, du coin de l'œil, se mettre fort mal à l'aise; je n'avais pas la conscience très nette, à l'occasion de la soirée de la veille, où nous avions fini par danser, et où j'avais fait un petit bambin international, suivi d'un léger conflit entre deux de mes danseurs. Je me disposais donc à retourner au couvent sans tambour ni trompette, aussitôt après le déjeuner et j'eus un peu d'émotion quand mon père m'appela en vue de cette chose :

—J'ai à te parler! Mme Ellen voudra bien attendre que tu m'aies expliqué ta conduite.

Je le suivis, fort penaude. Il s'assit, prit un air de juge et me fit signe de m'asseoir en face de lui.

—Voulez vous m'expliquer, mademoiselle, ce que c'est que toute cette histoire..... Voilà de jolies manières pour une personne bien élevée.

Je balbutiai :

—Je vous assure, papa, que c'est tout à fait mal heureusement..... Réellement, je me suis embrouillée.....

—Embrouillée?.....

—Oui, papa; j'ai confondu les numéros, la cinquième avec la sixième..... C'est très difficile, quand tout le monde parle à la fois, de ne pas faire d'erreurs. J'ai confondu..... Alors, M. de Montagzan...

—Tu, ta, ta, ta!..... Qu'est-ce que tu me chantes là?..... Il s'agit bien de M. de Montazan!..... C'est de Fougrix que je te parle..... Est-il vrai, oui ou non, que tu te sois jetée à son cou..... comme une évaporée, une folle?..... Hein?..... Veux-tu me faire l'amitié de me répondre?.....

Mes joues étaient cuisantes à force d'être rouges, et tu juges comme je maudissais ce monstre de perfidie qui m'avait trahie et me valait cette algarade.

—C'était l'orage, et..... il tonnait, et..... j'ai, j'ai eu peur..... très peur, je vous assure, papa.....

—Peur, toi!..... Allons donc!..... A d'autres..... Tu as joué la comédie, et une comédie fort déplacée..... fort inconvenante. Je voudrais bien savoir si c'est au couvent qu'on vous apprend ces façons là..... Je ne manquerai pas d'en faire mes compliments à Mme la supérieure.....

—Oh! non, papa, je vous en prie.....

—Cela peut, ma chère,..... Mais de Fougrix, qui n'a plus dix-sept ans, est plus que vous avare du temps; apprends à penser un peu aux autres ... Je crois qu'un délai de trois mois sera suffisant..... Je vous répète que vous n'êtes nullement obligée de consentir à ce mariage; et, si vous y sentez quelque répugnance, je vous conjure de ne pas hésiter à le dire..... Il y va du bonheur de toute votre vie..... Mais, ma chère Colette, comme je ne me sens pas désormais la vocation de veiller sur une jeune princesse de votre acabit, vous trouverez bon que je vous laisse dans votre couvent jusqu'à votre mariage.....

—Quelques mois écoulés, ma Lisette, et je vais aujourd'hui même donner ma réponse..... J'ai revu souvent M. de Fougrix au parloir; il est plein de bonté, d'indulgence, et il semble m'aimer si passionnément! Il y a des mots qu'il murmure d'une façon absolument délicieuse!..... C'est peut-être la grande habitude qu'il en a..... Mais je ne veux pas penser à cela..... Figure toi que je suis jalouse! Quand il me dit : "Je vous aime," je lui fais jurer qu'il ne l'a jamais dit de la même manière à personne, et il le jure. Et quand il me baise la main, il faut que ce soit un baiser tout à fait inédit,—nouvelle manière.—Enfin, ma Lisette pense à moi; c'est à toi, la première, que j'annonce mon consentement. Le sort en est jeté, et bientôt je signerai mes lettres d'Aurevelle de Fougrix; mais, pour toi, je suis et je resterai toujours ta tendre et fidèle petite Colette."

Le mariage eut lieu dans les premiers jours de septembre. M. et Mme Werner firent à cette occasion un séjour prolongé à Paris, et les nouveaux époux partirent, après la noce, pour un voyage en Italie. *George voyageait de son côté.* Lise n'avait reçu de lui aucun autre témoignage de sympathie que de brefs billets de discrète condoléance.

Elle entra dans une période de vie absolument incolore, dévastée. Elle ne quittait guère la maison, la sombre maison où s'était noué et dénoué la courte fête de ses fiançailles; elle s'y traînait d'une lente et consumante douleur. Elle aurait eu besoin de toutes ses forces pourtant. L'intelligence de sa mère s'éteignait par degrés, avec de passagers réveils effrayants, des crises désespérées que la raison et la volonté modéraient plus. Lise tremblait qu'en un de ces paroxysmes elle s'attentât à sa vie; le médecin l'avait prévenue de redouter de l'aliénation, et cette terreur troublait ses jours et ses nuits.

Les lettres de Nicole de Fougrix étaient son unique distraction, encore se faisaient-elles plus rares; les préoccupations de son existence nouvelle, le monde, peut-être, le scrupule délicat de ne pas entraîner sur son chemin de pareils plaisirs dont elle était privée ou d'impressions intimes qu'elle devait ignorer, apportaient une gêne à ses épanchements. Lise, de son côté, avait au plus haut point cette pudeur qui cache l'âme qui cache ses blessures sous un triple voile de silence. Dans cette vie sonde et muette, rien du dehors ne pénétrait; Lise souffrait et surveillait sa mère; en son cœur, silencieux, se développait un sentiment passionné, nouveau, une sorte de tendresse protectrice, vigilante et anxieuse pour cette créature infortunée qui était sa mère et qu'elle avait vu naître, jeune parson infirmité et sa faiblesse. Elle ne la quittait jour ni nuit. Dans les beaux jours, elle connaît la malheureuse insensée sur le rempart, où elles s'asseyaient et regardaient jouer les enfans du quartier et les jeunes pourtes qui, le soir, venaient sur l'esplanade. Pendant les jours d'été, elles allaient jusqu'aux glacis et passaient là de longues heures sur l'herbe mes, sous l'ombre molle de quelque sureau en fleur ou sous les treux d'un saule. Lise apportait son ouvrage, mais elle ne travaillait guère. La rareté de toute distraction donnait un prix infini au moindre brin d'herbe; une touffe de roseaux balancés et pleins, une bardane de fleurs, un rondier chargé de ses baies noires et lustrées, les fines colorations de l'air et de la mer, son et l'heure, le chant lointain des travailleurs alangui par l'espace, ou celui de l'alouette tombant du ciel joyeux, tout était surprise et caresse apaisante. Elle jouissait aussi du bien-être de sa mère, du calme relatif que lui communiquait la pacifique nature; son regard, alors, semblait perdre sa mobilité d'effroi, et l'idée d'une pensée hagarde qui cherche un point de repère dans les impressions extérieures et en les associe plus; ses mains, toujours agitées et tâtonnantes, se reposaient; une coloration montait à ses joues. Lise, alors, souriait, et si le vent dérangeait le voile ou le châle de sa mère, elle le rajustait avec une sollicitude soyeuse. "Pauvre maman!..... Maman jolie!" disait-elle câlinement en baisant cette morne figure jaune qui, même aux heures d'attendre de la jeunesse, n'avait jamais eu de beauté, mais la tendresse aveugle y mettait son charme.

Cependant les mois passaient, puis les années. Il y avait quatre ans déjà qu'un soir d'avril, Lise et Bertrand s'étaient séparés dans cette salle basse, plus sombre maintenant et plus fanée. Il y avait plus longtemps encore que Lise n'avait revu ses amis d'enfance, George et Nicole. George était mainte fois attaché à la légation française à Buenos-Ayres; Nicole habitait, la plus grande partie de l'année, une terre que M. de Fougrix possédait aux environs de Poitiers. Ils ne passaient qu'un mois ou deux à Paris. La naissance successive de deux garçons avait empêché Nicole de rendre visite à ses grands-parents Werner. Plus d'une fois, dans ses lettres de sa pensée, Lise s'était demandé si le hasard seul des circonstances tenait ses deux amis, le frère et la sœur, si obstinément éloignés d'elle; elle en doutait, lorsqu'un jour elle vit George et Nicole. Avec un cri de joie, elle s'élança au devant de lui. Il prit ses deux mains et la regarda avidement, ému de la trouver si changée.

—Je ne comprends pas cette chose incomprise..... que de chagrins!

—Je pensais ne vous revoir jamais, George?

—Comment aurais je pu ne pas venir en ce moment?..... J'ai demandé un congé et je suis parti..... Et me voilà près de vous.

Elle le regardait étonnée :

—Pourquoi?..... Pourquoi spécialement en ce moment?

—Ne peut-il que vous ignorier?..... C'est impossible..... Ma grand'mère as sure que vous devez tout savoir, et que vous évitez d'en parler..... par fierté,... par force d'âme.....

—En vérité, je ne vous comprends pas... que voulez-vous dire, *George?*...

Et George, qui d'ordinaire ne dit comme une trouée de lumière en son esprit.

—Il se marie!..... Est ce cela? demanda-t-elle d'une voix altérée.

George ne répondit que par un signe. Elle resta longtemps silencieuse, regardant devant elle, dans le vide.....

—Cela devait être..... Je m'étais dit souvent, et pourtant!..... quel mariage fait!

Elle parlait comme en rêve, inconsciemment, avec une voix éteinte, incolore.

—Il fait un riche, très riche mariage. Un mariage de raison, de convenance, voilà tout. Chère Lise, regardez moi, je ne puis supporter cet air égaré, souffrant.

De la même voix morte, indifférente, elle demanda;

—Qui épouse t'il?

—Vous la connaissez. Se peut-il que vous ayez ignoré cela?

—Je n'ai plus de tout! Qui est-ce?

—C'est Victoria Danny.

—Ah! elle est belle! Et bonne aussi. Il sera très heureux.

Puis, avec une subite amertume, elle reprit :

—Aussi, vous avez tous à m'apprendre vous même cette heureuse nouvelle, George?.....

Il rougit violemment.

—Je ne croyais pas vous l'apprendre, Lise..... Et je pensais que c'était le moment de me rapprocher de vous tendrement, ma pauvre amie, de vous rappeler que vous n'êtes pas seule au monde, que je vous appartiens..... aujourd'hui, comme autrefois, vous êtes ce que j'aime le plus au monde..... C'est le moment de vous redire que vous pouvez disposer de moi à votre gré, que je vous suis tout dévoué.....

Elle murmura :

—De quoi sert le dévoûment?

Sans répondre, il continua :

—Si vous le voulez,..... si vous avez assez d'affection pour ne pas vous trouver malheureuse avec moi!..... Ai-je besoin de vous rappeler mon seul, grand et unique désir,..... le même, toujours le même?

Les yeux de Lise étaient pleins de larmes :

—Mon bon, cher George,..... je serais trop ingrate si j'acceptais ce que vous m'offrez,..... ce dont de vous même... Oui, je serais ingrate et méprisable..... Laissez moi parler..... Je sais ce que je sais et ce que vous êtes..... Je sais ce que penseraient ceux qui vous entourent, ceux qui vous aiment, qui ont le souci de votre bonheur et de votre honneur, qui est aussi le leur..... Le malheur a cela de bon qu'il éclaire notre route d'une lumière implacable..... Je suis en dehors des conditions ordinaires..... en marge de la vie..... dépossédée du droit d'aimer, de songer à un avenir. Souvenez vous que j'ai non frère?..... Il ne doit jamais être le vôtre.....

—Lise, ma chère petite Lise, nous sommes jeunes..... Qui sait?..... Ne fermez pas l'avenir.....

Elle secoua tristement la tête.

—Le poids de honte sera toujours là... Mon ami, mon plus cher ami, tâchez de m'oublier..... C'est si facile à d'autres.....

Elle s'arrêta, la gorge serrée; puis, d'une voix basse :

—Quand doit-il venir?

—Il ne viendra pas..... Le mariage aura lieu à la campagne des Sarlaut, dans l'Oise.

—Tant mieux!..... je n'entendrai pas les cloches.

Elle sourira, en frissonnant, son châle autour de ses épaules.

XVI

Cet été-là, la chaleur fut extrême, et cette chaleur eut une fâcheuse influence sur Mme Danny, dont les rares instants lucides s'éclipsèrent définitivement; son excitabilité devint excessive. Lise n'osait plus la mener dans la ville, ni même le dimanche à la paroisse. Elle se réfugiait avec elle dans une chaumière voisine, celle des Petites-Sœurs des Pauvres, où elles se cachaient en quelque coin obscur. Son âme était en harmonie avec toutes ces misères, ces infirmités, sans doute, de la vieillesse. Souvent, elle priait dans l'ombre de la petite sanctuaire, grossièrement décoré de fleurs et de faufreluches en papier doré. Le mauvais goût de cette décoration l'avait rebutée d'abord, maintenant elle en était attendrie : c'était l'œuvre des gens que la vie a vaincus, de ces doigts tremblants, usés par le travail, de ces yeux ternis par l'âge et par les pleurs. Il y semblait que le Seigneur Jésus en devait être réjoui plus que des broderies d'or et de soie et des fastueuses offrandes des cathédrales.

Vers le déclin du jour, elle emmenait sa mère au dehors, sur les pentes des glacis, comme autrefois, et, si elle n'était pas trop agitée, elles s'enfonçaient dans la campagne solitaire où les enfances, les bâtissements de la pauvre Mme Danny n'avaient pas de témoins : elle pouvait son gré courir, ou s'arrêter, chanter, faire des extravagances. Lors qu'elle s'était ainsi fatiguée en plein air, la malade avait un meilleur sommeil.

Un soir qu'elles se promenaient, Mme Danny avait ôté son chapeau, et, le tenant par les rubans, s'amusait à le faire tourner comme un moulin; cela lui plaisait, et elle riait. Il arriva qu'en virant tout à coup les doigts, le chapeau violemment lancé s'envola dans un buisson et resta accroché à une branche d'aubépine. Lise alla chercher, au prix de l'attitude, mais la branche était toute hérissée de épines le retenaient, elle dut pénétrer dans le fouillis des ronces et des houblons immédiat, non sans essayer plus d'une égratignure. Quand elle eut réussi enfin à détacher le chapeau, elle s'aperçut que sa mère avait continué de marcher et se trouvait déjà fort loin d'elle. Elle s'appela sans parvenir à la faire arrêter et se prit à courir pour la rejoindre, mais sentit tout à coup Mme Danny prit également au course à fuir devant les champs, avec des enjambées énormes, sautant et gesticulant; malgré ses efforts, Lise perdait du terrain; elle s'arrêta, épuisée, appelant sa mère avec des mots tendres, mais celle-ci était sourde et poursuivait cette course qui lui fouettait le sang et doublait sa folie. Elle commença à arracher l'un après l'autre ses gants, ses manchettes, son châle, sans cesser de fuir. Lise espérait que les forces de sa mère s'épuiseraient et désirait que ce qu'un faux pas la fît tomber, afin de la rejoindre; mais la pauvre insensée semblait infatigable, et Lise voyait avec désespoir la distance s'accroître entre elles : suffoquée, le pouls battant violemment, elle fut obligée de s'arrêter. Mme Danny aussi s'arrêta, mais quand sa fille hasarda un pas vers elle, elle repartit aussitôt en la menaçant et l'injuriant, avec des gestes grossiers même, qui pénétraient d'horreur sa malheureuse enfant :

—Était ce possible que ce fût là sa mère, si décente d'habitude et de cœur si modeste? Était-ce elle, cette farouche, hagarde, avec ses vêtements lacérés et ses attitudes révoltantes.....

—Mère! Mère!..... Ma pauvre, pauvre maman!

Ses jambes fléchissaient; elle ne se soutenait plus. Que faire?..... Où trouver de l'aide?..... Elle jeta autour d'elle des regards éperdus; à quelque distance, au milieu du chemin, un homme, arrêté, tourné de leur côté, semblait s'amuser beaucoup de cette pourvoite. Elle pensa que c'était un maritier, car dans ces contrées désertes, elles avaient décrit un demi cercle et s'étaient rapprochées de la rivière que Lise évitait toujours soigneusement. Depuis un instant, la terreur même lui était venue que Mme Danny, dans son égarement, n'allât jeter dans l'eau. Elle fit des signes à l'homme pour qu'il arrêtât sa mère, il ne sembla pas comprendre et resta immobile, les mains dans les poches, piquée sur le chemin. Elle se fâla à plusieurs reprises, en multipliant ses gestes; il ne bougea pas.

Mme Danny, cependant, courait droit sur lui sans le voir, à quelques pas, elle l'aperçut, jeta un cri perçant et essaya de rebrousser chemin. Mais l'homme avait enfin pris son parti de l'arrêter; il étendit les bras pour la saisir. Affolée, elle fit un crochet, lui échappa, et comme une biche aux abois, sauta d'un bond lulu; demi-morte de frisson, elle s'abattit sur les genoux, puis aussitôt se releva, et, ramassant toutes ses forces, elle arriva enfin sur la berge où sa mère gisait sans connaissance. Des gens étaient accourus de tous côtés, des laboureurs chargés de leurs instruments de travail et qui regagnaient la ville, leur journée faite. Parmi eux, tout émiseiant d'eau, l'homme se sceonait :

—Elle n'est pas morte, n'ayez pas peur!..... Je connais qui l'a saisie..... Elle n'a pas eu seulement le temps de boire la valeur d'un verre.

A genoux près de sa mère, Lise lui soutenait la tête, fictionnait les membres la poitrine et faiblement le cœur commençait à battre :

—Que faire?..... Comment la ramener? s'écria Lise avec angoisse.

Un des paysans répondit :

—Dame!..... Il n'y a pas de maison par ici proche.

Un autre ajouta :

—Nous pouvons bien la porter, quand le diable y serait..... A trois que nous sommes..... Il n'y a pas si loin d'ici à la ville.

—Tout de même! répondit l'homme.

Avec les râteaux et le manche des faux, on fit une sorte de brancard, sur lequel on étendit quelques vêtements, et Mme Danny, incapable de remuer, y fut posée toute tremblante dans ses lambeaux sordides; Lise arracha de sa propre toilette tout ce qu'elle en put détacher et en enveloppa la poitrine, et le corps, et le lamentable cortège s'achemina vers la ville à travers les claires ombres du crépuscule d'été : les cigales chantaient dans l'herbe, les rainettes dans les fossés; le vol bourdonnant de gros insectes en quête d'un gîte traversait l'air tranquille et, de bien loin, une chanson marinière descendait le cours de l'eau, portée par un souffle léger. Et cette beauté de chosses était cruelle pour Lise, qui, morte à tout, brisée, marchait près de sa mère dont elle ne pouvait détourner les yeux. Les porteurs quittèrent la catastrophe. L'homme, qui avait retiré de l'eau Mme Danny, contait son aventure :

—Je la voyais de loin, disait-il, dévalant à travers champs, avec la vitesse d'une lièvre, se démenant et gesticulant comme une damnée, et je pensais: en voilà une qui en a plus que son compte. Je croyais qu'elle sortait de quelque ribote..... Et puis voilà que j'aperçois l'autre qui courait après elle et me fais cette réflexion : Mon gars, tu ferais bien mieux de t'en aller, car, si tu te mêles de leurs affaires, c'est-il pas vrai?..... C'est seulement quand la vieille dame a été tout près que j'ai